

Emmanuel KANT (1724-1804) : la philosophie de la connaissance

Kant est né, a pratiquement toujours vécu dans la capitale de l'ancienne Prusse orientale, au bord de la mer baltique, aujourd'hui une enclave russe située tout près des pays baltes Lettonie, Estonie, Lituanie. Cette ville s'appelait Königsberg, « la ville du roi », on y parlait allemand et russe ; aujourd'hui elle se nomme Kaliningrad, on y parle toujours plus ou moins les deux langues. Élevé dans une grande piété protestante, il fut ensuite un étudiant pauvre, de formation plutôt scientifique, comme tous les philosophes des grands siècles modernes (XVII^e et XVIII^e siècles). Il fut une sorte de professeur d'université, un Privat-Dozent, un enseignant payé par ses étudiants. Il maîtrisait la physique de Newton et la géographie, bien qu'il n'eût jamais voyagé. Il enseigna toutes sortes de matières et ce, jusqu'à plus de 75 ans. C'était l'époque où « philosophie » avait un sens très large. Il pouvait écrire et parler en latin, même si son œuvre est rédigée principalement en allemand. Il a laissé l'image d'un professeur solitaire, maniaque, mais amateur de dîners conviviaux, réglé comme du papier à musique, petit, chétif et très élégant. Il mourut à 80 ans, considérablement affaibli.

Kant jeune



Ce polycopié traitera le premier aspect de la philosophie de Kant : sa conception de la connaissance, et surtout des *limites* de la connaissance humaine.

Il y a une grande référence, la monumentale Critique de la raison pure publiée en 1781 qui rendit Kant célèbre, quoique fort tardivement. Il existe aussi une version plus simple de ses idées dans les Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science, un ouvrage moins connu, publié en 1783.

Comme tous les grands penseurs, Kant adopte vis à vis de la métaphysique une position nuancée. Il ne connaît pas très bien Descartes (1596-1650), mais il a étudié le penseur post-cartésien protestant Leibniz (1646-1716), un contemporain de Newton (1642-1727). Kant va donc essayer de repenser les trois grands concepts, presque obsédants, de la métaphysique classique :

- L'existence de Dieu,
- L'immortalité de l'âme,
- La présence paradoxale d'un libre-arbitre (liberté) au sein d'un monde structuré par les déterminismes.

Il est très difficile de condenser les dizaines de pages d'analyse de Kant au sujet de ces questions, mais sa position centrale est facile à résumer : **la raison humaine est radicalement incapable de fournir une réponse métaphysique certaine à ces problèmes.** En d'autres termes, et dit de manière un peu brutale, 1) il est totalement impossible rationnellement de démontrer que Dieu existe ou de démontrer que Dieu n'existe pas, 2) il est totalement impossible de démontrer rationnellement la mortalité ou l'immortalité de l'âme, 3) pareil pour la liberté : impossible de savoir s'il y a ou s'il n'y a pas un libre-arbitre capable d'introduire une imprévisibilité radicale dans le monde.

Regardez par exemple les positions du XVIII^e siècle. Descartes tient pour certains Dieu, l'âme immortelle et le libre-arbitre. Spinoza reconnaît Dieu, mais confondu avec la Nature, et rejette l'immortalité comme le libre-arbitre. Leibniz rejoint Descartes pour les deux premières idées, mais, en

bon protestant, il n'admet pas le libre-arbitre (on dirait aujourd'hui : c'est un truc de catholique) ! Bref, personne n'est d'accord. Emmanuel Kant va un peu plus loin ; il tente de démontrer que la solution à ces problèmes est irrémédiablement, radicalement, impossible à trouver. **En clair, ces questions métaphysiques se situent au-delà des limites de nos capacités de connaissance.**

La démarche de Kant peut donc être assimilée à un véritable jugement de la raison par elle-même. La raison juge et congédie la métaphysique dépassée des grands prédécesseurs, mais elle se juge aussi elle-même en pointant ses faiblesses, ses incapacités, ses limites. La philosophie de Kant se nomme donc **criticisme** ou philosophie critique. Cela ne signifie pas critiquer pour le plaisir de critiquer, mais **déterminer les limites de nos capacités rationnelles**. Limites bien entendu indépassables. (*krinô* – κρίνω – en grec = je juge, je distingue, qui donne aussi *crise*, *critère* et *critique*).

Le **criticisme** kantien s'oppose à deux travers de l'esprit, opposés, mais tout aussi néfastes l'un que l'autre :

1) Le **dogmatisme** qui consiste à présenter comme *certaines* des idées métaphysiques en réalité *indémontrables* :

— à l'époque de Kant, cela vise principalement le **dogmatisme métaphysique sous influence religieuse**, celui de quelqu'un qui dirait « on a démontré l'existence de Dieu ; c'est fini, plus rien à dire, tout va bien, retournons à l'église, etc. » ;

— mais cela vise aussi, par avance, **un certain dogmatisme scientifique**, qui se développera nettement au XIX^e siècle, de type « la science démontre que Dieu n'existe pas, la religion, ça sert à rien, c'est que des bêtises, etc. ».

2) **L'empirisme** un peu facile, que Kant trouve dans sa lecture du philosophe anglais David Hume (1711-1776), qui finalement tourne au *scepticisme* : on ne peut plus rien savoir de solide, rien n'est certain, même la science se réduit à une simple croyance, etc. On connaît l'idée célèbre de Hume : la science n'est qu'une *habitude* doublée d'une *croyance*. J'ai l'habitude de voir le soleil se lever tous les matins, je crois donc qu'il va continuer à se lever demain. Kant admirait Hume parce que celui-ci permet de « se réveiller du sommeil dogmatique » selon la formule de Kant lui-même. Mais Hume a tort de réduire la science, les sciences physiques notamment, à de simples observations inconsistantes, sans lien les unes avec les autres.

Le criticisme est donc un juste milieu entre **dogmatisme** (une collection d'idées qui se présentent comme des certitudes) et **l'empirisme** (il n'existe pas de certitudes, on se contente de constater des phénomènes changeants). En simplifiant, on dirait aujourd'hui : Kant renvoie dos à dos *ceux qui prétendent tout savoir*, d'un côté, et *ceux qui ne cherchent même plus à savoir*, de l'autre. Entre les deux, il y a les sciences, physiques notamment !

Le vocabulaire de Kant est souvent difficile et surprenant. Le terme « **dialectique** », chez lui, prend un sens *péjoratif*. Cela ne désigne plus, comme chez Platon, l'art de mener une conversation philosophique maîtrisée où le maître cherche la vérité avec son disciple par un échange de questions et de réponses. Kant nomme **usage dialectique de la raison** un ensemble de *ratiocinations* (péjoratif), c'est-à-dire de raisonnements fallacieux qui cherchent en vain à démontrer l'indémontrable. C'est, en quelque sorte, une sophistique involontaire, aux résultats désastreux.

Mais pourquoi l'esprit humain a-t-il une telle tendance à la « dialectique », en ce sens très péjoratif ? Parce que la raison a tendance à sortir des phénomènes, accessibles à l'expérience, pour se perdre dans des objets inconnaissables. Tant que la raison se contente d'organiser la compréhension scientifique de ce qui apparaît – **phénomènes**, objets sensibles –, elle fait bien. Mais dès qu'elle s'occupe d'objets **métaphysique** – appelés parfois **noumènes**, objets de pensée pure, objets au-delà de toute expérience possible –, elle tourne en rond et ratiocine.

On rappelle que métaphysique signifie, depuis Aristote, ce qui est **au-delà du physique**, c'est-à-dire une chose qui ne peut jamais faire l'objet d'une expérience sensible (que ce soit observation grossière, observation instrumentée, ou expérimentation provoqué par le savant lui-même avec les protocoles requis). On rappelle que phénomène, terme grec, se dit en allemand **Erscheinung** (n. fém.), avec le même sens : apparition, ce qui apparaît.

Toutefois, ne confondez pas *phénomène* et simple *apparence*. Une apparence peut être grossière et trompeuse. Un phénomène est une *donnée*, mesurable, intégrée dans un travail scientifique. Bref : Kant nous dit que la raison a tendance à décoller, à planer, et à se retrouver, comme on dit à présent, hors-sol. Pour Kant, l'esprit doit se replonger dans les données sensibles, les phénomènes. Aujourd'hui, influencés par Kant, nous qualifions plaisamment de « métaphysique » une idéologie complètement déconnectée des réalités que vivent les gens ; c'est un sens dérivé.

Kant âgé



Il reste à Kant à expliquer un peu comment fonctionnent les sciences, et notamment les sciences-reines des XVII^e et XVIII^e siècles : les sciences physiques.

La Critique de la raison pure explique alors qu'il existe dans notre esprit des structures *a priori*, conditions de toute expérience possible, c'est à dire des structures *transcendantales*.

A priori ou « transcendantal » signifie que ces structures ne dépendent pas de l'expérience, mais par contre elles conditionnent toutes les expériences possibles, depuis l'observation grossière jusqu'aux phénomènes expérimentaux de laboratoire en passant par l'observation instrumentée des astronomes. Ces structures précèdent toute expérience. D'où le mot *a priori* (s'écrit sans accent sur le a, c'est du latin, cela signifie « au préalable »). Il y a deux types de structures : Kant se livre ainsi à une véritable anatomie de l'esprit humain.

I – Les formes *a priori* de la sensibilité

Il s'agit bien évidemment de **l'espace** et du **temps**.

Cela veut dire que toute expérience est soit spatio-temporelle, soit simplement temporelle. Le temps est la forme *a priori* de tous les phénomènes en général. L'espace est la forme *a priori* des phénomènes matériels extérieurs. Prenons même une perception grossière comme l'observation de cette table : le phénomène « table » est forcément spatial (je peux d'ailleurs mesurer les dimensions de cette table) et aussi temporel puisque après tout l'observation dure un certain temps. Un phénomène psychique, une passion, un sentiment de douleur, etc. dure un certain temps, mesurable également. Mesurer des distances, des volumes, des trajectoires, des vitesses, des accélérations, bref tout ce qui constitue l'espace-temps, n'est-ce pas le travail de la science moderne ?

Cela rappelle les analyses de la 5^e méditation de Descartes qui accorde, à juste titre, trois dimensions spatiales (longueur, largeur, profondeur) et une dimension temporelle à la fameuse *res extensa*, chose étendue, matière, ou, du moins, espace géométrique. Mais Kant va un peu plus loin, puisqu'il accorde également une réelle dimension temporelle à la *res cogitans*, puisque tous les phénomènes psychiques durent eux aussi un certain temps.

En tout état de cause, il n'existe pas de sciences physiques sans mesure de l'espace et du temps. On peut dire que mesurer des distances et des durées, c'est déjà la moitié des sciences physiques.

On appelle aussi l'espace et le temps des **intuitions pures** lorsqu'il s'agit de l'espace et du temps purement *abstrait* des mathématiques.

Dès lors qu'on rentre dans les sciences physiques, les mathématiques servent alors à modéliser des phénomènes sensibles, matériels, observables, expérimentaux. On parle alors d'**intuitions sensibles** pour désigner ces sensations, déployées de manière spatio-temporelle, qui configurent les phénomènes dans leur dimension *concrète* (par exemple les belles couleurs de l'arc en ciel, visibles à l'œil nu, ou l'aspect chatoyant de la planète Vénus, aperçue au télescope).

Intuition signifie connaissance immédiate. On a une connaissance immédiate de l'espace et du temps purs, d'où les axiomes géométriques. On a également, par définition, une connaissance immédiate du donné perceptif d'une observation ou d'une expérimentation au moment où elles se produisent, où l'on constate ce qui se passe.

II – Les concepts *a priori* de l'entendement ou « catégories »

L'espace et le temps structurent l'observation et l'expérimentation – tout ce que Kant appelle *l'expérience* – mais ne suffisent pas à constituer les sciences. La science exige aussi des concepts préalables, *a priori*, fondamentaux, transcendants, qui structurent l'ensemble de son travail et achèvent celui-ci.

L'espace et le temps permettent *l'expérience*. Mais la *théorisation scientifique*, elle, a besoin de concepts, de catégories, comme, par exemple, *le concept de causalité*. Tel phénomène est-il la cause de tel autre, dans quelle mesure, de quelle manière, cause unique ou partielle, etc. ? Les *catégories* sont les structures de fonctionnement du travail scientifique. Mais ces catégories existent préalablement dans l'esprit humain, indépendamment du développement concret des sciences, qui est variable en fonction des peuples et des époques. Aujourd'hui, on peut illustrer le principe de causalité par des résultats bien plus complexes que du temps d'Aristote, mais le problème à la base est toujours, en gros, le même : le phénomène A est-il la cause, ou pas, du phénomène B ?

Selon Kant, la science s'élabore en fonction de 12 catégories fondamentales. C'est en quelque sorte la colonne vertébrale intellectuelle de toute science possible. Sans ces **catégories**, présentes dans l'esprit humain de manière universelle et permanente (comme sont présentes les **formes** de l'espace et le temps), les sciences ne pourraient se développer. Les voici.

TABLE DES CATÉGORIES		
1		
DE LA QUANTITÉ :		
Unité.		
Pluralité.		
Totalité.		
2		3
DE LA QUALITÉ :		DE LA RELATION :
Réalité.		Inhérence et subsistance (<i>substantia</i>
Négation.		et <i>accidens</i>).
Limitation.		Causalité et dépendance (cause et
		effet).
		Communauté (action réciproque
		entre l'agent et le patient).
4		
DE LA MODALITÉ :		
Possibilité — Impossibilité.		
Existence — Non-existence.		
Nécessité — Contingence.		

Vous reconnaissez le fameux *principe de causalité*, dans la rubrique RELATION en deuxième position (à droite du tableau). Il n'est pas nécessaire de commenter cette célèbre **table des catégories** en détail. Il suffit de comprendre que ces concepts d'abord abstraits, *a priori*, correspondent à des questionnements scientifiques sur des phénomènes, qui eux, sont très concrets, puisque observables.

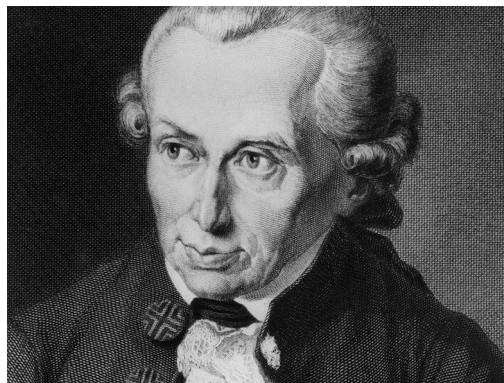
Ces catégories sont les directions méthodologiques incontournables du travail scientifique. Des sortes de passages obligés toujours-déjà présents dans l'entendement. **Des conditions transcendantales de la science**. Ce sont les questions structurelles que la raison pose nécessairement à la nature. Ce sont accessoirement les questions que le prof de physique pose à ses élèves. Exemples : les perturbations de Mercure sont-elles *possibles* dans un espace rigide, euclidien (c'est en posant ce type

de question qu'Einstein découvre la relativité au début du XX^e siècle) ? Ceci pour commenter la *catégorie de possibilité* (en première position, en bas du tableau). Les élèves s'amuseront à retrouver d'autres exemples.

III – La distinction entre « usage transcendent » (péjoratif) et « usage transcendantal » (valide) des catégories

— Ce qui est **transcendantal** chez Kant, ce sont les conditions *a priori* de l'expérience. C'est-à-dire, on l'a vu, d'une part l'*espace* et le *temps*, **formes** sans lesquelles il n'existe pas de phénomènes possibles, et d'autre part, les *catégories*, c'est-à-dire des **concepts** (le plus célèbre étant celui de causalité) qui permettent de mettre en relation ces phénomènes selon différents rapports, le rapport de cause à effet n'étant qu'un exemple. La chose vaut pour l'expérience commune, mais aussi et surtout pour les observations et expérimentations réalisées par les savants. Kant écrit à la fin du XVIII^e siècle, une époque où la physique moderne, vient d'achever, avec Newton, sa principale révolution : une modélisation mathématique complète du système solaire, plus précise et plus complexe que celle de Copernic, le grand précurseur.

— Le **transcendent**, chez Kant, désigne au contraire ce qui est inaccessible à l'expérience sensible, c'est-à-dire les trois concepts métaphysiques fondamentaux : 1) existence de Dieu, 2) immortalité de l'âme et 3) présence d'un libre-arbitre au sein du monde physique où règnent les déterminismes. Pour Kant, on a, certes, le droit de *postuler* (admettre) la réalité de ces trois concepts, mais on ne saurait parvenir jamais à la *démontrer* rationnellement. Sinon, on tombe dans la *Schwärmerei*, rêverie métaphysique délirante. La *Schwärmerei* est une sorte d'extravagance, d'exaltation intellectuelle souvent mêlée de mysticisme religieux ; c'est la métaphysique devenue folie, pathologie mentale. La *Schwärmerei* est le produit d'un usage *transcendent* des catégories, par exemple faire de Dieu une cause première du monde, alors que le principe de causalité n'a de sens que pour lier un phénomène A (la cause) à un phénomène B (l'effet). En clair, pour Kant, **les catégories n'ont de sens que pour organiser la diversité sensible des phénomènes, elles ne doivent pas servir à valider des concepts métaphysiques**, c'est-à-dire supra-sensibles, comme l'immortalité de l'âme, Dieu ou le libre-arbitre.



Voilà donc un résumé assez rapide de la philosophie kantienne de la connaissance. Le détail est d'une écrasante complexité, que nous n'aborderons pas dans le cadre d'un simple cours de Terminale. Que peut-on retenir de Kant ? Sa volonté de conforter la science sans tomber dans le scientisme mélangé d'athéisme militant (qui est une autre forme de religion, sans Dieu). Sa volonté d'éviter le dogmatisme métaphysique sous influence religieuse, mais sans interdire d'admettre, de postuler l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme ou le libre-arbitre. En clair, Kant distingue connaître et penser. On ne saurait connaître la réalité du supra-sensible. Mais on peut la penser, c'est-à-dire lui trouver une sorte de valeur pratique. Le photocopié qui suivra donnera donc un certain sens à ces trois concepts (ou plutôt ces trois *Idées*) que sont Dieu, l'âme et le rapport nature-liberté...

QUELQUES CITATIONS...

« **La raison humaine est soumise, dans une partie de ses connaissances, à cette condition singulière qu'elle ne peut éviter certaines questions et qu'elle en est accablée.** [...] »

Ce n'est pas sa faute si elle tombe dans cet embarras. Elle part de principes dont l'usage est inévitable dans le cours de l'expérience, et auxquels cette même expérience donne une garantie suffisante. **À l'aide de ces principes, elle s'élève toujours plus haut** (comme l'y porte d'ailleurs sa nature), vers des conditions plus éloignées. Mais, s'apercevant que, de cette manière, son œuvre doit toujours rester inachevée, puisque les questions ne cessent jamais, **elle se voit contrainte de se réfugier dans des principes qui dépassent tout usage expérimental possible**, et qui pourtant paraissent si peu suspects que le sens commun lui-même y donne son assentiment. Mais aussi elle se précipite par là dans une telle obscurité et dans de telles contradictions qu'elle est portée à croire qu'il doit y avoir là quelque erreur cachée, quoiqu'elle ne puisse la découvrir, parce que les principes dont elle se sert sortant des limites de toute expérience, n'ont plus de pierre de touche. **Le champ de bataille où se livrent ces combats sans fin, voilà ce qu'on nomme la Métaphysique.** »

Préface à la première édition de la *Critique de la raison pure* [on pourrait dire en plaisantant, la métaphysique, c'est juste du catch, du spectacle !]

« Sa domination [celle de la métaphysique] fut d'abord despotique : **c'était le règne des dogmatiques.** Mais, comme ses lois portaient encore les traces de l'ancienne barbarie, des guerres intestines la firent tomber peu à peu en pleine anarchie, et **les sceptiques, espèce de nomades qui ont en horreur tout établissement fixe sur le sol, rompaient de temps en temps le lien social.** Mais, comme par bonheur ils étaient peu nombreux, ils ne pouvaient empêcher les dogmatiques de chercher à reconstruire à nouveau l'édifice renversé, sans avoir d'ailleurs de plan sur lequel ils fussent d'accord entre eux. »

Préface à la première édition de la *Critique de la raison pure* [très belle citation sur la confrontation navrante entre les dogmatiques, qui croient tout savoir, et les sceptiques, qui ne croient plus en rien]

Mais comme l'école et tous ceux qui s'élèvent à la spéculation tombent inévitablement dans ce double inconvénient, **la critique est obligée de prévenir, une fois pour toutes, par la recherche approfondie des droits de la raison spéculative, le scandale que doivent causer tôt ou tard, même dans le peuple, les disputes où s'engagent inévitablement les métaphysiciens** (et, comme tels aussi, les théologiens) sans critique, et qui finissent elles-mêmes par fausser leurs doctrines. La critique peut seule couper les racines du *matérialisme*, du *fatalisme*, de *l'athéisme*, de *l'incrédulité* des esprits forts, du *fanatisme* et de la *superstition*, ces fléaux dont l'effet est général, enfin de *l'idéalisme* et du *scepticisme*, qui ne sont guère dangereux qu'aux écoles et qui pénètrent difficilement dans le public.

Préface à la seconde édition de la *Critique de la raison pure* [passage peu connu ; Kant rejette autant l'esprit trop religieux que l'esprit antireligieux, il refuse également l'indifférence sceptique ; il note que le peuple est volontiers fanatique, rarement sceptique]

« La **Métaphysique**, connaissance spéculative de la raison tout à fait isolée et **qui s'élève complètement au-dessus des enseignements de l'expérience** par de simples concepts (et non pas, comme la Mathématique, en appliquant ses concepts à l'intuition), et où, par conséquent, la raison doit être son propre élève, n'a pas encore eu jusqu'ici l'heureuse destinée de pouvoir s'engager dans la voie sûre d'une science ; elle est cependant plus ancienne que toutes les autres et elle subsisterait quand bien même toutes les autres ensemble seraient englouties dans le gouffre d'une barbarie dévastatrice. [...] Quant à l'accord de ses partisans dans leurs assertions, elle en est tellement éloignée qu'elle semble être plutôt une arène tout particulièrement destinée à exercer les forces des **luteurs en des combats de parade** et où jamais un champion n'a pu se rendre maître de la plus petite place et fonder sur sa victoire une possession durable. » Préface à la seconde édition